

BALLADE DES ADIEUX

Donc, tu t'en vas, ma favorite,
Vers des pays plus radieux,
Chercher le soleil ; oh ! pars vite,
Et laisse mon climat frileux.
Mais, il est deux soleils, petite,
J'en avais un dans tes yeux bleus ;
Voilà que son éclat me quitte...
—Ah ! j'aimais bien tes deux grands yeux !

Donc, c'est la dernière visite
Que te fait ton amant joyeux ;
T'en souviendras-tu, Marguerite,
Quand tu seras sous d'autres cieux ?
Je crains que ton cœur ne profite
Du charme de ces charmants lieux,
Pour oublier l'amour au gîte...
—Ah ! j'aime bien tes deux grands yeux !

Donc, toute la joie est proscrite
De mon pauvre cœur amoureux,
Du moment que tu prends la fuite,
Comme un oiseau du nid soyeux.
Mon cœur ferait, bien sûr, faillite,
S'il ne savait que, dans ses vœux,
Une autre âme pour lui palpite...
—Ah ! j'aime bien tes deux grands yeux !

ENVOI

Prince, dis-moi qu'un cœur d'élite
Est ferme et dur dans les adieux ;
Mais, dis-moi de pleurer ensuite :
Car, j'aime bien ses deux grands yeux !

LÉON MANGÉ.

SUR LA TERRE D'EVANGELINE EN 1864

LE RUISSEAU A L'ANGUILLE

Partis de Pubnico le matin, nous n'arrivâmes au Ruisseau à l'Anguille que le soir, quoique la distance que nous eussions à parcourir pour nous rendre d'un lieu à l'autre ne fût que de treize milles. C'est que nous nous étions arrêtés en chemin pour prendre nos notes, et comme sur le midi la chaleur commençait à nous incommoder fortement, nous attendîmes, pour continuer notre route, que la brise de la mer qui, en été, ne manque jamais de souffler sur ces côtes durant l'après-midi, s'élevât. Effectivement, vers les trois heures, une brise légère vint tempérer l'atmosphère, et nous pûmes alors poursuivre notre route agréablement.

Cette brise de la mer sur laquelle quelque barde acadien inconnu a fait une chanson dans le langage du pays, a quelque chose d'analogue avec la brise du soir au Canada, également chantée par nos poètes, avec cette différence seulement, qu'ici, c'est un souffle léger qui se dilate capricieusement au contact des objets et vient frêler en murmurant sous nos fenêtres, tandis que sur ces côtes méridionales que baignent les eaux de l'Atlantique, c'est une brise enivrante qui vous arrive soudain du côté de la mer dont elle ne fait qu'effleurer la surface au passage, car à peine l'a-t-on vue se détacher de l'horizon lointain que déjà elle a atteint le rivage où elle vient se jouer et mêler son souffle bienfaisant aux exhalaisons salines de cette mer dont elle s'est abreuvée sur sa route.

Un calme profond précède d'ordinaire cette brise de la mer, au milieu duquel vous entendez, dans la distance, un bruit sourd semblable au roulement des vagues. On vous dit : voilà la brise, et au même instant elle a franchi l'espace, et c'est à peine si les vagues en ont été ridées. Durant la mi-été, ce vent du large, comme on l'appelle, est aussi régulier que le serait la chaleur de cette latitude si elle n'était chaque jour tempérée par cette brise de la mer.

Autant étions-nous partis de Pubnico émerveillés à l'aspect pittoresque de son charmant village, autant fûmes-nous étonnés, à la tombée du jour, lorsque, sur la demande que nous

en fîmes, à savoir, si nous étions encore bien loin du Ruisseau à l'Anguille, on nous dit que nous y étions rendus ; car, sauf le petit groupe de maisons françaises que nous venions d'atteindre, nous n'apercevions devant nous, aussi loin que la vue pouvait porter, qu'une côte aride et déserte, parsemée de rochers sur lesquels l'œil cherchait en vain quelque signe de vie ou d'habitation.

Le voyageur qui entre au Ruisseau à l'Anguille, par où nous sommes venus, après avoir passé les établissements anglais d'Argyle, arrive aux premières maisons acadiennes et se croit encore loin du village ; car ces quelques maisons françaises, clairsemées sur la grande route, ne sont pour ainsi dire que les avant-postes du village, et, d'où nous étions alors, nous ne voyons encore que les rochers nus qui bordent le littoral de la mer. Mais, si vous arrivez du côté de Tucket, l'aspect est différent, et le tableau n'est pas sans posséder quelque beauté. Vous avez devant vous la pleine mer, toujours si belle lorsque les eaux sont calmes ; à droite, vous apercevez, à travers la lisière d'un bois, une belle nappe d'eau, plane comme une glace : c'est le lac, ce petit lac d'eau dormante dont je fis la traversée au milieu d'une belle nuit. Puis, un peu à votre gauche, presque à vos pieds, est le village avec ses maisons blanches, comme à Pubnico, mais bâties en forme de croissant sur un seul côté du chemin, et tellement à proximité l'une de l'autre, qu'elles donnent au village l'aspect d'une grande rue de nos villes. C'est que les Acadiens sont un peuple cosmopolite qui tiennent, par instinct, à la famille et au sol qui les a vus naître.

En 1864, les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick n'avaient pas encore songé à s'expatrier aux Etats-Unis, et cette agglomération de bâtisses contiguës, que l'on observe dans presque tous les villages acadiens, est due au fait que la jeunesse d'alors restait invariablement au pays, s'y mariait et venait se grouper autour de la maison paternelle. C'est une féodalité patriarcale qui existait encore à l'époque où j'ai recueilli ces notes, et qui rend l'histoire contemporaine de nos frères Acadiens, de même que leur histoire passée, si émouvante en souvenirs touchants.

Les anciens Acadiens de la primitive Acadie étaient un peuple essentiellement livré à la culture de la terre et à l'élevage des bestiaux, que les prairies naturelles de cette partie du pays leur permettaient de garder en grand nombre. Leur vaste domaine de la Baie de Fundy et du Bassin-des-Mines, qui fut le berceau de la nationalité française en Amérique, et que j'ai visité et parcouru en tous

sens, est aujourd'hui le jardin agricole de la Nouvelle-Ecosse, aux mains d'une race nouvelle. Sur tout le parcours de ce qui était autrefois l'ancienne Acadie, c'est-à-dire dans toute la distance comprise entre Annapolis (autrefois Port Royal) et Windsor, sur la rivière Avon (au-delà de 150 milles), je n'ai trouvé aucune trace d'un village acadien, ni même y ai-je retrouvé un homme de ma race, comme si tous les Acadiens tenaient à s'éloigner de cette terre à laquelle se rattachent de si tristes souvenirs.

On les trouve bien réunis en village à Digby, sur les confins d'Annapolis et à Minudie au nord de Windsor, mais pas plus près. Le cruel ocracisme dont on a frappé leurs pères, en 1760, en les dépossédant de cette terre arrosée de leurs sueurs, n'a laissé à leurs descendants pour toute héritage que le sol stérile et rocailleux qui borde toute la partie méridionale de la Nouvelle-Ecosse, notamment la Baie-de-Sainte-Marie, le littoral de Yarmouth, Tusket, la côte d'Argyle jusqu'au Cap Sable. A l'exception de quelques établissements que l'on a pu pratiquer à l'intérieur du pays, toute la côte, surtout dans le voisinage de l'océan, n'est, à proprement parler, qu'un pays de roches où la nature récalcitrante a jeté une barrière presque infranchissable à la culture de la terre qui d'ailleurs y serait productive à la faveur de ce climat tempéré, n'était l'immense quantité de roches qui recouvrent sa surface, et qui semblent surgir du sol à mesure qu'on les enlève.

Cependant on observe qu'au Ruisseau à l'Anguille, qui fait le sujet de cet écrit, les gens sont parvenus, à force de labeur, à enlever une partie de ces roches et à obtenir de cette terre ingrate un rendement satisfaisant. C'est par l'enlèvement de ces roches que l'on a construit ces épaisses murailles en pierres qui bordent les deux côtés du chemin et qui servent de lignes de division dans la distribution de leurs terrains.

Heureusement qu'ici l'agriculture n'est point, comme en Canada, la source principale d'alimentation des produits nécessaires à la vie ; car on n'y arriverait pas si la nature n'y eût pourvu par d'autres ressources, accessibles en toute saison et qui rendent le problème de l'existence beaucoup plus facile à résoudre pour ces populations qu'il ne l'est à bien de nos familles agricoles au Canada.

C'est sur les inépuisables pêcheries de ces parages que l'on se fie pour vivre, de même que sur la navigation et la construction des vaisseaux. Ce qui fait que les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse sont tous d'habiles marins, et que la construction des vaisseaux a toujours été une industrie florissante jusqu'aujourd'hui.



CHUTE DE LA RIVIÈRE ETHEMIN A SAINT-HENRI DE LAUZON.—Photo. O.-H. Carrier